

Prose gauche

Daniel Canty

La question qui nous est posée invite à considérer cette *chose en soi* que serait la littérature. Quand je regarde en moi-même, force m'est de constater que je suis arrivé en littérature par ma main gauche. Je suis pourtant droitier. C'est que j'ai appris à écrire avant d'aller à l'école, en imitant mon grand frère qui, lui, était vraiment gaucher. Être gaucher *en fait* est une chose plutôt rare, statistiquement parlant. Être gaucher *factice*, encore plus. Je ne m'en vante pas. Je constate simplement les faits. L'univers, paraît-il, cultive l'asymétrie, et affiche, jusqu'en ses tréfonds subatomiques, un net penchant pour la droite. La plupart des particules dansent à dextre. Notre ADN même s'entortille en sens horaire. Cela dit, un auteur trouve toujours de bonnes raisons de s'opposer au sens commun.

Dès que j'ai su ce qu'était écrire, et qu'un enfant aussi pouvait écrire, j'ai voulu écrire. Quand je me suis finalement ramené à l'école que fréquentait mon frère, avec mon alphabet d'amateur, et qu'on m'a appris l'existence des auteurs, et, partant, de la littérature, mes ambitions ont gagné en précision. Ni mes maîtres ni ma mère ne réussiraient à corriger mon *penchant* professionnel, qui me semblait naturel. Et ce malgré le fait que j'avais constamment mal au poignet, plus précisément au nerf carpien, détail anatomique que notre civilisation ne mettrait en relief qu'un peu plus tard, avec l'avènement et la multiplication des ordinateurs personnels. Mon grand frère est d'ailleurs devenu ingénieur-informaticien. Quant à moi, et ce bien que j'avais la bosse des sciences, j'ai gardé le cap, et je me suis habitué à mon inconfort. Je remettais à mes professeurs des devoirs maculés d'encre ou de crayon mine. Mais les nuages d'inconnaissance qui tachaient les marges de mes feuilles mobiles ne m'ont pas empêché de devenir premier de classe, et de profiter de l'immunité diplomatique dévolue à ce rôle. Les conseillers en choix de carrière, mes parents en premier, me répétaient qu'*écrire, ce n'est pas une façon de gagner sa vie*. Pourtant écrire, au sens métaphorique, me semblait justement être précisément cela : une façon de *gagner ma vie*, comme on se rend quelque part, ou qu'on rejoint quelqu'un. Mais je ne voulais pas être qu'auteur, et surtout pas qu'un premier de classe, comme il y en a, ce qui est désespérément logique, dans chaque classe. Surtout, je voulais demeurer moi-même. Peut-être aussi devenir adulte, pourquoi pas archéologue, architecte ou astronaute, mais encore et toujours *auteur*, dans ma classe à part. En bon premier, je privilégiais de toute évidence les situations en A.

J'aime encore aujourd'hui ramener les choses à leur plus simple dénominateur commun, pour pouvoir les compliquer plus clairement. L'auteur est celui qui fait semblant de savoir tout faire, alors qu'il ne fait qu'une chose, qui est de se raconter des histoires, ou quelque chose d'approchant. C'est le langage, l'incontournable ABC de la profession, qui lui donne la possibilité de faire semblant de *tout faire* et de partager ses ambitions déraisonnables avec d'autres. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'apprendrais ce que je savais déjà, que la *poésie*, du grec *poiésis*, veut dire *faire*, et que le mot *fiction*, de *fictum*, déclinaison de *ingere*, désigne d'un seul allant l'action de façonner et celle de faire semblant. La poésie, la fiction, si on s'en tient au mot, sont deux façons de faire la même chose (la prose, elle, ne fait pas trop

de cas de la distinction, et on se passera d'en parler). Ce sont peut-être ces vérités simples, que je connaissais depuis le début de toute cette histoire, qui me pousseraient à affirmer à une journaliste, après la publication de mon premier roman, que *la fiction fait aussi partie des faits*, mais je me devance.

J'avoue avoir consenti, vers la fin de mes études primaires, à une concession majeure envers le sens commun. L'adolescence en crise nous attendait à la sortie de la cour d'école. C'était l'époque où moi et mes compagnons de classe pratiquions nos signatures en série, avec l'espoir de deviner, derrière les volutes de nos lettres attachées, une image véritable de nous-mêmes, et de sortir la tête de notre confusion grandissante. Une graphologue, invitée à visiter notre classe, nous a alors expliqué, et je simplifie sûrement, qu'une écriture qui penchait vers la gauche était empreinte de *pessimisme*, alors qu'une écriture qui penchait à droite irradiait l'*optimisme*. Je ne me méfiais pas encore de l'influence subtile des codes binaires. Je me suis surpris à m'appliquer, à partir de ce jour, à modifier le cours de ma calligraphie. J'écrivais toujours de ma fausse main gauche, mais mes mots, plutôt que de pencher en accord, se sont mis à filer vers la droite. Je ne sais trop quoi penser, aujourd'hui, de cette décision : s'agissait-il d'une abdication, ou d'une affirmation, hautement *auteuriale*, comme dirait un faux anglais, de ma force de caractère? En tout cas, il avait suffi de deux mots de la graphologue pour m'amener à changer de cap. Ce qui n'est pas peu dire de ce *levier* que peut devenir, à force d'y croire, le langage.

Je constate que je fus, longtemps avant de devenir auteur, et aussitôt que j'entendis prononcer le mot, *l'auteur d'un moi auteur*, avec lequel je renoue aujourd'hui. La littérature permet de cultiver une certaine distance à soi qui, paradoxalement, a aussi la faculté de nous ramener à notre matérialité. Ses contradictions sont constructives. Comme si mon scénario de la main gauche ne suffisait pas, un handicap physique est rapidement venu confirmer mes ambitions avouées. J'ai éprouvé, dès la deuxième année, des difficultés marquées à lire au tableau noir. Les coups de craie de mes professeurs se dissipaient devant mes yeux en de crayeuses abstractions, qui n'étaient pas sans rappeler celles dont j'ornais les marges de mes devoirs. Je me vis donc affublé, au tendre âge de huit ans, d'épaisses besicles de plastique (dites *barniques* en ces régions) comme en portent aujourd'hui les *hipsters* de Brooklyn, qui à l'époque, n'étaient pas encore très *cools*. L'écriture, on le sait, est aussi une question de style. Mon personnage de premier de classe avait désormais la tête de l'emploi. Mais ma myopie a encore accentué mon *idiolecte*, et s'est conjuguée à ma gaucherie pour encore décupler la difficulté de mes professeurs à me lire : j'affirmais mon indépendance d'esprit en pratiquant une écriture minuscule, distortue par la puissance réfractaire de mes verres. Ma vision n'a pas cessé de se détériorer jusqu'à la fin de l'adolescence. Pour me soutenir dans mon rôle, je répétais à qui voulait l'entendre que le port des lunettes, en nous gardant à distance respectable du monde, encourageait l'esprit d'abstraction. Cela dit, on ne souhaite à personne la cécité de Borges. On leur souhaite son œuvre.

Ce n'est qu'au moment où ma myopie s'est stabilisée au nadir que j'ai publié mes premières fictions. J'ai enfin confirmé ma vocation de fictionnaire, en publiant en revue, en 1995, un conte intitulé « Les lunettes de Samuel Mudde » où un vieil homme, qui fait semblant de ne rien savoir de Samuel Beckett, s'aventure sur le terrain de golf de ma banlieue natale, jusqu'aux abords de l'autoroute 20, pour contempler la dissolution du monde en un

carrousel de lumières fuyantes, comme celles qui explosent en réjouissants bouquets colorés au cœur des accélérateurs de particules. Cette collaboration de fond avec ma myopie, à la redécouverte du nuage d'inconnaissance, revêt aujourd'hui pour moi un sens symbolique important.

J'aime les œuvres inclassables, où la littérature se permet de tout mélanger, et, surtout, de se mélanger à tout. Elle renoue alors avec ses origines obscures, son Big Bang ou son Aleph (selon sa préférence, scientifique ou mystique). On constate, au début de la littérature, une étrange *conflation des genres*. Au meilleur de notre connaissance, les premiers écrits de l'humanité sont des actes comptables, les scribes de Mésopotamie consignait sur des tablettes de pierre l'impériale romance du grain. Est-ce un de ces fonctionnaires qui, un jour, par plaisir ou devoir (au point où on en est, c'est la même chose), détourna son stylet des royaux chiffriers pour faire enfiler au roi *Gilgamesh*, son patron endeillé, la peau d'un lion, histoire qu'il descende au pays des ombres pour sauver son ami Enkidu de la mort? Plus près de nous, comme on dit, et ce n'est qu'une façon de parler, le fragment d'Héraclite, qu'on retrouve troué à la mode postmoderne, est un texte philosophique, un traité d'histoire naturelle, et une sorte de poème. Samuel Mudde, sur son terrain de golf, parvient, par son expérience de pensée, aux mêmes conclusions fondamentales que ces *gentlemen* du passé profond.

Ces conjectures nous rapprochent de notre sujet. Il suffit de se dire : *C'est mon langage qui m'a fait ça*, selon le mot du poète américain de la *oueste coaste* Jack Spicer, pour constater que *quelque chose, déjà, arrive*. Longtemps après mes années écolières, j'allais comme Jack prendre à gauche, migrant vers l'ouest pour compléter des études en édition à Vancouver, dans l'espoir, optimiste s'il en est, que cinq années d'études en littérature et en philosophie des sciences à Montréal, toujours en bon premier de classe, pouvaient se monnayer par une quelconque carrière post-universitaire dans le vaste monde. J'étais las de chercher, entre les lignes des livres, les traces d'un invariant littéraire. J'en avais assez de mes leçons d'écolier, et je voulais vivre la vie d'auteur que, dès le départ, je m'étais inventée. J'ai découvert là-bas que j'avais bien fait de respecter le mystère de ma signature. Mon nom de famille cachait un sens second. Mon patronyme, *Canty*, ou *Cantee*, comme celui de beaucoup de mes compatriotes du Québec libre, vient de l'Irlande. Il fait écho au *cant*, ce chant des voleurs, utilisé par les voleurs et les vagabonds pour communiquer dans la nuit de Dublin. De l'autre côté de la Manche, le *cant* évoque plutôt les chants des moines, priant à l'aube pour l'âme des voleurs et des vagabonds de Dublin. À Vancouver, j'ai pu renouer avec mon Irlandais intérieur. Si nous n'en sommes pas à une contradiction près, les auteurs que nous sommes peuvent toutefois se réjouir que les mots sachent sur nous des choses que nous ignorons de nous-mêmes.

J'ai encore une précision à ajouter sur les origines de toute cette histoire. L'*information*, qui, comme on le raconte, est l'apanage de l'ère où nous vivons, partage elle aussi ses origines lexicales avec la fiction. J'ai d'ailleurs pu le confirmer par mon intégration à la Vancouvérité. La création numérique en était alors à ses premiers balbutiements, et j'ai été engagé, avant même la fin de mes études en édition, par DNA MEDIA, studio de création numérique au nom génétique, afin d'y assumer le rôle de *head writer*. Apparemment, j'avais toujours la tête de l'emploi. À Vancouver, j'allais gagner ma vie en écrivant en anglais. *Dannyell Cantee* a publié des fictions et des poèmes dans des revues anglophones et entamé *Wigrum*, roman que

Daniel Canty a finalement publié en français l'an dernier, sur le Web. J'allais aussi réaliser, dès 1999, une « interprétation interactive » du roman d'Alan Lightman, *Einstein's Dreams*, combinant site et diffusion Web, cd-rom et livre d'art. Le numérique, après tout, me semble la meilleure excuse pour revisiter l'art perdu du livre, cet aspect négligé de l'art littéraire, dont on adore, non sans excès lyrique, clamer la mort. Je découvris alors ce que je savais déjà, que je ne cesserai d'affirmer la place des auteurs dans l'univers de la création numérique, de la création tout court, et de l'univers même. Il n'en revient qu'à nous de nous donner de vraies chances d'exister.

Ma thérapeute, qui n'est pas seule à me le dire, me dit que j'aime me compliquer la vie. À ma *translation*, au sens mathématique, vers Vancouver, allait correspondre, à mon retour à Montréal, au début du 21^e siècle, après un détour du côté de New York et du cinéma, une démarche de traduction littéraire. La littérature se fait en lisant. Et j'allais revisiter, par cette technique de lecture lente qui est celle de la traduction, certaines des œuvres qui m'avaient habité en exil. Comme si ce n'était pas assez, j'allais jusqu'à traduire la *forme physique* des livres, dans un travail que je m'amuse à nommer, puisqu'il faut dire les choses comme elles sont, *la mise en livre*. C'est cette même démarche que j'ai explorée avec le collectif de poésie *C'est selon*, la trilogie de *La Table des matières* et autres « interfaces de papier », où la forme physique d'une publication répond intimement aux matières qui l'habitent. L'idée de la littérature est pour moi indissociable de la matérialité du langage, et de ses multiples supports : de nos corps aux livres que nous tenons en main. Aujourd'hui, je gagne ma vie en louant mon *autorialité* à diverses firmes de design, réalisant des interfaces, des expériences, des livres, et tout ce à quoi l'écriture donne accès pour *gagner sa vie* et la *rejoindre*.

Le travail et l'écriture, la vie et l'imaginaire, peuvent sembler incompatibles. Ils sont asymétriques et complémentaires, comme ces deux mains qui m'ont porté à écrire. Je sais qu'il est difficile de saisir, d'un seul mouvement, une chose et son contraire. C'est le genre de travail, qui, comme on dit, se fait à deux mains, ou à plusieurs. La littérature est une façon d'être ensemble avec les autres, et de travailler avec soi-même, ou avec les autres en soi. L'écriture est appelée à *se mêler de tout*, et à se mêler à tout, comme si la littérature n'était que ça : *une façon de se penser comme auteur, et de vivre sa vie en accord avec l'idée qu'on s'en fait*. Non, nous n'en sommes pas à une contradiction près. *Gagner sa vie*, j'insiste, peut aussi vouloir dire *la rejoindre*. Quand je me demande ce que la littérature peut bien vouloir, aujourd'hui encore, je ne peux pas m'empêcher de répondre à la première personne. Car la question *Que veut la littérature, aujourd'hui?* ne s'applique, aujourd'hui ou avant, qu'à nous. Quand j'écris, je repars chaque fois avec les mains vides, reprenant l'interminable leçon de choses qui, en tout premier lieu, m'a poussé à écrire et à devenir l'auteur que je suis, et que je continue de devenir. Je ne cherche pas vraiment à savoir pourquoi je fais ce que je fais, mais plutôt à le *reconnaître*. Quand je me demande *Que veut la littérature aujourd'hui?* je me dis qu'elle ne veut que celle qu'elle voulait de moi hier, que je ne devine que maintenant, et qui n'est qu'une façon de continuer de me raconter à moi-même.